

Le « top 5 » des chouchous de *Jeu*

Marie-Andrée Brault

Number 100 (3), 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26235ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, M.-A. (2001). Le « top 5 » des chouchous de *Jeu. Jeu*, (100), 58–67.

Le « top 5 » des chouchous de *Jeu*

Que *Jeu* soit né dans les années 70, au cœur de la mutation du théâtre au Québec, n'est pas un hasard. *Jeu* se voulait un écho à l'effervescence du milieu, visible à la multiplication des troupes, des expériences collectives et des prises de parole aux couleurs souvent sociales, nationalistes ou féministes. On peut affirmer qu'il existait à l'époque une connivence entre la revue et les compagnies qui proposaient ces spectacles. Question d'époque et de génération ? Sans doute. Les fondateurs de *Jeu* ont la vingtaine ou la trentaine comme la plupart des animateurs des nouvelles compagnies.

Jeu a privilégié ce théâtre émergent, particulièrement collectif, faisant de l'objet de son enthousiasme l'objet de son étude. Ce que l'on appelait à l'époque le jeune théâtre – du Grand Cirque Ordinaire (auquel le numéro 5 a été consacré) au Théâtre... Euh ! en passant par la Veillée et tous ces autres qui ont soumis un manifeste pour le numéro 8 – se trouve à la place d'honneur. On s'amuse bien sûr à retrouver des traces des autres théâtres, le bourgeois ou le populaire, à la relecture des anciens numéros, mais elles ne révèlent pas toujours des regards tendres. À ce chapitre, la critique d'un spectacle de Guilda dans la deuxième parution vaut la peine de fouiller dans sa bibliothèque...



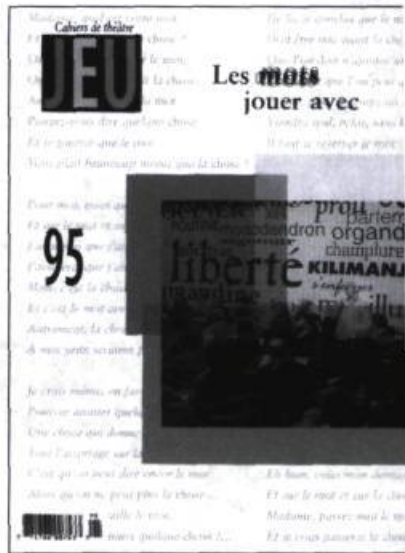


Pleurer pour rire de Marcel Sabourin (La Marmaille, 1980). Sur la photo : Monique Rioux, France Mercille et Daniel Meilleur. Photo : Paul-Émile Rioux.

C'é tellement « cute » des enfants de Marie-Francine Hébert (La Marmaille, 1974). Sur la photo : Dominic Lavallée, Lise Gascon, Johanne Delcourt, Daniel Meilleur, Monique Rioux et Lise Gionet. Photographe inconnu.

La Marmaille

Durant cette période, le chouchou toutes catégories semble être la Marmaille (aujourd'hui rebaptisée les Deux Mondes). Dès le premier numéro, une rencontre avec Marie-Francine Hébert, auteur de *Cé tellement « cute » des enfants*, une pièce marquante de la Marmaille, était proposée. En fait, dans les trois premiers numéros, le nom de la compagnie apparaît toujours quelque part, alors que, dans le quatrième, un dossier est consacré à son travail. Fait particulier, la plupart des textes composant ce dossier sont écrits par les membres de la compagnie, qui avaient pris l'initiative de proposer leurs réflexions à la rédaction. Cette pratique peu habituelle reflète bien les rapports étroits qui existaient alors entre les praticiens et la revue. La Marmaille, en voulant donner la parole aux enfants et laisser surgir leur imaginaire plutôt que de leur en imposer un, participait bien de tout ce mouvement d'affirmation cher aux années 70 et que soutenait la revue. La compagnie semblait, par sa démarche originale, sortir le théâtre pour enfants d'un état de sclérose, et il est maintenant clair qu'elle a largement contribué à le faire avancer. Aujourd'hui, on peut constater que *Jeu* est moins près des Deux Mondes qu'il ne l'a été de la Marmaille, mais il continue à suivre d'un œil attentif ses périples et ses productions nouvelles.



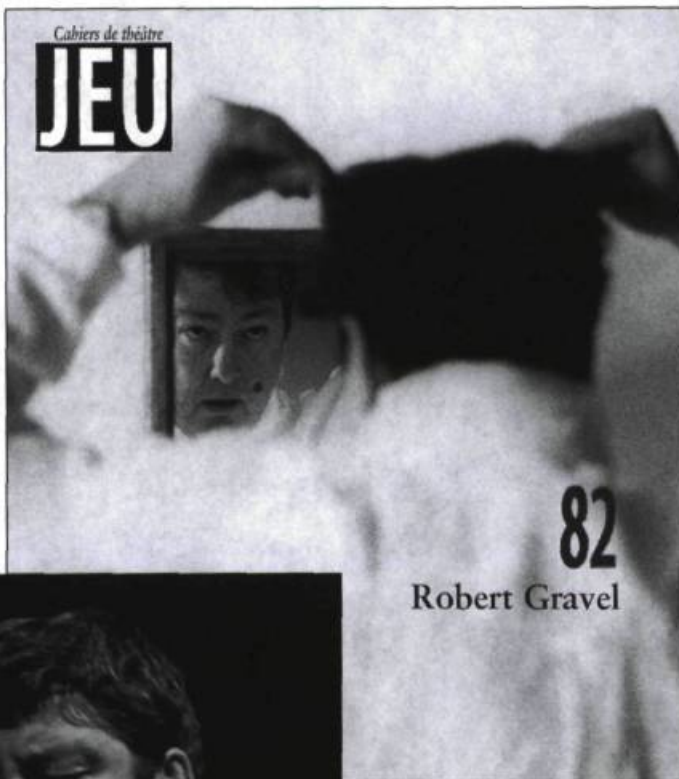
Le NTE

Quelques années après ses débuts, *Jeu*, comme le milieu d'ailleurs, a constaté l'essoufflement et les limites d'une pratique qui lui avait pourtant donné envie de naître. La création collective, prisonnière d'un conformisme qu'elle avait elle-même tissé, finit par perdre de son intérêt. Le cycle du *Roi Boiteux*, de l'avis de plusieurs, marque alors une étape dans la pratique théâtrale. L'enthousiasme des membres de la rédaction pour la production fera du Nouveau Théâtre Expérimental le nouveau chouchou de la revue. Pour la première fois, un dossier est consacré à une production. Cet intérêt pour la compagnie, alors composée de Jean-Pierre Ronfard et de Robert Gravel, bien sûr, mais aussi de Robert Claing, Anne-Marie Provencher et Pierre Pesant, ne se démentira pas. Le NTE est la compagnie dont la revue a le plus parlé dans ses pages, elle qui a vu trois de ses créations faire l'objet de dossier : *Vie et mort du Roi Boiteux* (n° 27), *50+1* (n° 75) et *les Mots* (n° 95). Robert Gravel est le seul homme de théâtre à qui *Jeu* a consacré un dossier posthume et Jean-Pierre Ronfard est, de loin, le praticien qui a le plus écrit dans la revue.

Comment expliquer cet intérêt soutenu et non démenti au fil des ans ? La nature expérimentale du travail du NTE y est sûrement pour beaucoup, du moins les premières années. Un théâtre qui se fixait comme objectif de base l'exploration ne pouvait que susciter l'intérêt de gens curieux de théâtre. Le NTE s'est sans doute assagi depuis un certain temps, mais son approche du théâtre, son travail sans prétention et pourtant



Cahiers de théâtre
JEU



82
Robert Gravel

Jean-Pierre Ronfard et
Robert Gravel dans *Tête à
tête* (NTE, 1994). Photo :
Gilbert Duclos.



rigoureux, sa désinvolture et ses clins d'œil aux habitués expliquent la fidélité de *Jeu* à son endroit. Il faut compter aussi, bien sûr, avec la figure de Jean-Pierre Ronfard, la reconnaissance de son savoir et de son savoir-faire. Faut-il rappeler que Ronfard est l'un des rares praticiens à se prêter volontiers au jeu de la réflexion critique dans les pages de la revue ? Aussi s'est-il souvent penché sur son propre travail, mais également sur certaines questions plus larges : « Contre le théâtre pour » dans *Jeu* 12, « En contrepoint », dans le dossier Théâtre et homosexualité (n° 54).



Robert Lepage

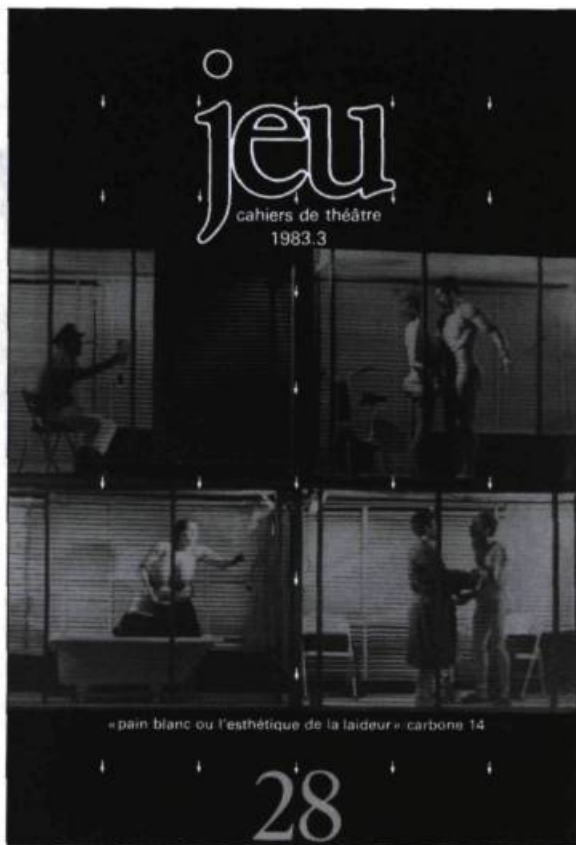
Contrairement à Ronfard, Robert Lepage n'a jamais signé de texte dans *Jeu*. Mais on a beaucoup parlé de lui ! Deux numéros presque consécutifs ont été consacrés à des productions du Théâtre Repère desquelles la figure de Lepage reste indissociable : le numéro 42, sur le solo *Vinci*, et le 45, sur *la Trilogie des dragons*. Robert Lepage est apparu alors comme un créateur à part, notamment par sa méthode de travail en groupe, à plusieurs égards proche de la création collective dont on n'attendait plus grand-chose. Son imaginaire englobant le monde a séduit, dépaycé, avec des voyages loin des cuisines québécoises : *Vinci*, *la Trilogie...*, *les Plaques tectoniques*, *les Aiguilles et l'Opium...* Son ingéniosité à transformer les objets, à faire surgir des images saisissantes, a également contribué à faire de Lepage un des chouchous de *Jeu*. Mais un chouchou ne se voit pas tout pardonner d'emblée. Le plagiat de Lepage dans un mot du metteur en scène, histoire regrettamment revenue sur la place publique avec la querelle des Robert¹, a été relevé dans la revue (n° 48). En fait, n'est-on pas encore plus défait ou outré lorsque c'est notre chouchou qui nous déçoit ?

Robert Lepage dans *Vinci*
(Théâtre de Quat'Sous,
1986). Photo : Robert
Laliberté.



La Trilogie des dragons
(Théâtre Repère, 1987). Sur
la photo : Jean Casault et
Marie Michaud. Photo :
Claudiel Huot.

1. Au printemps dernier, le FTA annonçait une conférence de presse avec Robert Lepage, venu présenter *la Face cachée de la lune*. L'organisation du festival avait alors convié tous les journalistes, ignorant que le metteur en scène avait dressé une liste exclusive des critiques qu'il souhaitait voir assister à la rencontre. Les invitations pouvant difficilement être retirées avec élégance à trois personnes qui n'y figuraient pas, et Lepage refusant de faire une concession à ce chapitre, la conférence de presse a tout simplement été annulée. L'incident a ravivé une vieille tension entre Robert Lévesque (un des exclus) et Robert Lepage, chacun remuant le passé et y allant d'attaques et de confessions dans les journaux : le premier avouant avoir modifié des textes de collègues journalistes quand il était au *Devoir*, l'autre reconnaissant son plagiat.



Gilles Maheu

Jeu a assisté avec enthousiasme, dans les années 80, à la naissance de ce que l'on a appelé le théâtre d'images auquel est associé Lepage, mais aussi, bien sûr, Gilles Maheu. Des Enfants du Paradis à Carbone 14, en passant même par la production de *Notre-Dame de Paris*, *Jeu* a beaucoup écrit sur son travail. Comme pour Lepage, un solo a particulièrement attiré l'attention, *l'Homme rouge* (n° 24), puis les grandes productions : *Pain blanc* (n° 28), *le Rail* (n° 32), *Hamlet-Machine* (n° 46) et *le Dortoir* (n° 52). L'impact des images de ces spectacles, leur pouvoir d'évocation ont été soulignés. Un théâtre chorégraphique commençait à s'imposer au Québec avec Carbone 14, et l'impression de voir surgir quelque chose de neuf et d'actuel sur nos scènes, le plaisir d'assister à une rencontre véritable, maîtrisée et poétique entre la danse et le théâtre, ont séduit la rédaction. Théâtre dansé ? Danse jouée ? Les frontières ne pouvaient plus être nommées avec assurance, et c'est peut-être pourquoi, à partir de cette époque, les Cahiers de théâtre ont fait davantage de place à la danse.

Le Rail (Carbone 14, 1984). Sur la photo (à l'avant-plan) : Jerry Snell. Photo : Yves Dubé.

Hamlet-machine, mise en scène et scénographie de Gilles Maheu (Carbone 14, 1987). Sur la photo : Johanne Madore et Rodrigue Proteau. Photo : Yves Dubé.





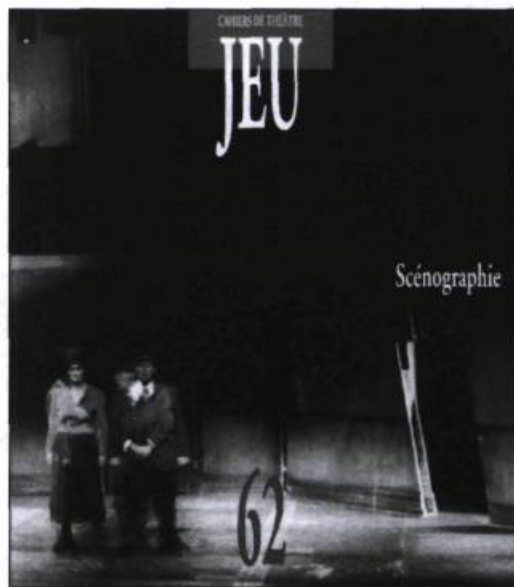
Oulipo Show (Théâtre UBU, 1988). Sur la photo : Danièle Panneton, Bernard Meney, Carl Béchar et Pierre Chagnon. Photo : Josée Lambert.

Roberto Zucco, mis en scène par Denis Marleau (Théâtre UBU/NCT/FTA, 1993). Sur la photo : Henri Chassé et Christiane Pasquier. Photo : Josée Lambert.

Denis Marleau

Avec Denis Marleau, dont la revue suit le travail attentivement, c'est sans doute la rigueur, l'exigence, l'absence de compromis devant la difficulté qui sont stimulantes. Dès *Cœur à gaz*, il s'attaque à des textes qui ne se laissent pas facilement mettre en scène, puis viendront ceux de Koltès, Bernhard, Tabucchi, Chaurette, et il prend résolument le parti des mots. Contrairement aux autres chouchous de *Jeu* qui assument souvent plusieurs fonctions, Marleau se consacre entièrement au passage à la scène des textes qu'il choisit pour UBU : « Je sentais de plus en plus que je ne deviendrais pas un acteur » est d'ailleurs le titre d'une entrevue qu'il a accordée à Josette Féral dans *Jeu 62*.

Alors, l'intérêt de *Jeu* pour Marleau révélerait-il un faible pour les textes ? Plusieurs des rédacteurs de la revue, actuels ou passés, ont une formation littéraire et sont issus du département d'études françaises de l'Université de Montréal ; parmi nos collaborateurs se trouvent même quatre professeurs et un nouveau retraité de l'institution. Faut-il en tirer des conclusions ?





Alexis Martin : un chouchou en devenir ? Photo : Gilbert Duclos.

qui suscitent la réflexion, dont la vie se prolonge au-delà du temps de la représentation, qui font de leurs auteurs des chouchous. Les spectacles qui contrent l'indifférence et l'apathie ne sont pas si nombreux dans ces saisons théâtrales qui se suivent et se ressemblent. **J**

Nouvelles amours

Tous les créateurs de ce « top 5 » non scientifique et non hiérarchisé sont déjà bien établis et suivis par la revue depuis longtemps. Plusieurs des compagnies nommées ont d'ailleurs sensiblement le même âge que *Jeu*. Ce sont des chouchous de longue date. Y en aurait-il de nouveaux ? Peut-être Alexis Martin, à qui nous avons laissé la parole à quelques occasions. Ou Wajdi Mouawad, dont nous avons parlé régulièrement. Mais il est difficile d'en juger avec aussi peu de recul, tout comme il est difficile de nommer précisément pourquoi le travail d'un artiste nous émeut ou nous provoque, pourquoi nous avons envie de nous pencher sur lui davantage que sur un autre.

Une chose est sûre toutefois : ceux dont nous suivons le parcours avec constance ne bénéficient pas d'un amour inconditionnel ou unanime. Les spectacles de Wajdi Mouawad, par exemple, entraînent souvent des débats au sein de la rédaction, comme en témoigne deux analyses des *Mains d'Edwige...* dans *Jeu 92* ; les opinions et les sensibilités s'entrechoquent. Mais toujours nous en discutons assez longuement. En fait, ce sont certainement les spectacles

